

ÉRIC DE BELLEVAL

# Les jours sang



ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore

Les jours sang

## **Du même auteur**

*Mauvaise compagnie*, Lulu éditions, Paris, 2007.

*Incisions*, Éditions de l'Interligne, Ottawa, 2013.

*Reportages sous influence*, Les Éditions Sémaphore,  
Montréal, 2015.

*Libre-échange*, Les Éditions Sémaphore, Montréal, 2017.

ÉRIC DE BELLEVAL

# Les jours sang

R O M A N

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec) H2W 2K2  
Tél. : 514 281-1594  
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca  
f EditionsSemaphore @editionssemaphore edsemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée  
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens  
Correction d'épreuves : Annie Cloutier  
Graphisme de la couverture : Christine Houde  
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-71-6

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2021

© Les Éditions Sémaphore et Éric de Belleval  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2  
Tél. : 514 336-3941  
www.dimedia.com

*Le désir ne tient jamais ses promesses.*

— Schopenhauer

## Tache aveugle

Mener à son terme une enquête difficile à l'issue de laquelle les coupables ne peuvent plus échapper à un juste châtement amène une double conséquence dans la vie d'un policier encore peu expérimenté : augmenter ses chances de se trouver bien placé sur le tableau d'avancement et s'autoriser des élans de satisfaction personnelle qu'au moins pour un moment, rien ne peut contredire.

Ce sentiment s'était pourtant rapidement étiolé dans le cerveau du sergent-déetective Brisebois et, après quelques mois, avait laissé toute la place à des questions restées sans réponse : le respect absolu du droit est-il sans limites, et son imposition se voit-elle toujours justifiée par la réussite d'une opération risquée et remplie d'imprévus ? Le bien et le mal ne passent-ils pas leur temps à mordre sur leurs terrains respectifs pendant que les protecteurs de la société s'efforcent de les cantonner dans des positions fixées une fois pour toutes par le code pénal et le bon sens ? On doute de tout quand on a fini de compter les morts. Et douter n'est pas rassurant.

Ces pensées encombraient toujours l'esprit de Brisebois le jour où il passa par hasard dans les rues d'Omerville, à la fin de l'été, deux années après l'issue tragique de la cavale. Il s'arrêta au bar où la petite bande avait eu ses habitudes. Rien ne rappelait leur souvenir. On voyait comme autrefois poindre au-dehors la cheminée de l'usine d'incinération derrière les cours en friche des maisons aux façades de bois écaillées. Le ballet des camions circulant sur les accès boueux et défoncés menant à l'usine avait sans doute naguère gêné leurs motos dont le vrombissement s'était éteint.

Brisebois chercha des yeux le patron du bar qu'il avait cuisiné tard dans la nuit pour tenter de retrouver Marie-Jo et les autres. Il se remémora sa moustache crasseuse, ses petits yeux avinés, sa haine des flics. Un gros type tatoué de partout lui avait succédé. Brisebois commanda un café sans échanger de politesses ni poser de questions.

Le bar ne resterait sans doute plus longtemps debout. La pelle qui lui réglerait son sort emporterait d'un même élan le décor et le souvenir de vies perdues sans avoir duré.

Au temps de sa splendeur, le Brutus Bar était au *Guide restos Voir* ce qu'une mitaine trouée est au chauffage central. Mais c'était le seul bar de la zone et Albert, le patron, n'était pas trop regardant sur le renouvellement des consommations. Surtout dans l'arrière-salle presque déserte en fin de matinée. Ce jour-là, Dédé avait commandé un deuxième Coke pour fêter son record de la semaine : cinq allers-retours sur la route 73 à plus de cent miles à l'heure. Imbattable. Il avait dépassé Wally pendant tout le mois de juin. Le temps de la revanche allait venir, il le savait, et ça donnait soif. Milou, grand seigneur, n'avait pas fait hurler la monture de Dédé à son arrivée ; fraîchement réglée par ses soins, la Harley customisée tolérait vingt pour cent d'alcool dans le réservoir depuis qu'il avait minutieusement bricolé le carburateur. Wally s'en foutait. C'est le pilote qui compte, pas la bécane. On verrait bien. C'était quand même plus marrant de tourner en moto qu'à pied. Si l'essence était moins chère, ils ne quitteraient jamais la 73.

Milou tassa les verres au bout de la table.

— On a du boulot, faudrait pas oublier de remplir tout ça !

Il sortit de sa poche les formulaires à peine froissés. L'aide sociale avait réclamé des précisions quant à leurs recherches d'emploi. Dédé s'était chargé de remplir les questionnaires, restaient les signatures pour confirmer que non, malgré tous leurs efforts, aucun employeur n'avait songé à utiliser leurs talents. Milou procéderait à l'expédition postale, faute d'ordinateur. Dédé s'en méfiait, il disait qu'il ne faut surtout pas laisser de traces dans des soi-disant nuages qu'on ne peut même pas voir. Pas question de louper ce genre de manœuvre. Un minimum de revenus

et des papiers en règle. Ça facilitait les rapports avec la police les jours de contrôle, ça payait les vidanges des motos et l'ardoise du Brutus.

— Elle est pourrie, ta signature, fit remarquer Wally après avoir attentivement observé Dédé en pleine calligraphie.

— Ben quoi? C'est ma signature.

Dédé leva la tête vers Wally et aperçut Marie-Jo debout derrière lui. Elle aussi lorgnait la signature.

— C'est quoi, votre problème? Et toi, tu t'es débrouillée pour le gilet?

— J'ai pas pu le faire.

— J't'avais prévenue. Faut jamais piquer dans les centres d'achats.

— On a plus besoin de cash que de linge chaud en juin, observa Wally en remettant son formulaire signé à Milou.

— On n'a qu'à se faire un Jean Coutu ou un Shell.

— C'est poche.

Dédé avait parlé en vrai chef. Un silence respectueux suivit.

— Où tu veux qu'on aille, d'abord? reprit timidement Wally.

— Ben, je sais pas, moi. Y a qu'à se creuser la tête un peu. Y a plein de coups faciles où on se fait jamais prendre, répondit Dédé, énervé mais pédagogue.

— Faudrait essayer une station-service dans un rang, insista Milou.

— Ouin, peut-être si c'est loin. Parce que dans le coin..., soupira Dédé.

— Bon. On y va? coupa Milou.

— Attendez, intima Marie-Jo, balançant le menton du côté du comptoir.

Un grand type avec un imperméable jaune ridicule et des moustaches tombantes sirotait une bière en regardant fixement les bouteilles rangées au fond du bar.

— Tu le connais? demanda Dédé, rigolard.

— Non, mais on pourrait faire connaissance. Il arrête pas de me zieuter.

— Il a vraiment l'air d'un cave.

— Ben justement.

Elle s'approcha du bar et commanda la même chose. Les autres n'avaient pas bronché et faisaient mine de se désintéresser de Marie-Jo. Dédé suivait une carte de la région sur son cellulaire sous les regards aimantés de Milou et de Wally. Le type, tournant la tête vers Marie-Jo, fit cliqueter une gourmette de métal blanc attachée à son poignet. Marie-Jo suivait en souriant sa main et sa chevalière plaquée or avec des initiales entrelacées.

C'était le moment de tâter le terrain.

— Vous buvez quelque chose, mademoiselle?

— C'est Jacques ou Jean?

— Hein, pardon?

— Le *J* sur ta bague, c'est Jacques ou Jean?

— C'est Jacky. C'est pas un diminutif, c'est mon vrai nom.

— Et ta vraie voiture, elle est où? coupa Marie-Jo.

Quand les présentations s'éternisent, la rencontre perd toute sa fraîcheur.

Marie-Jo faisait des manières, inspectant l'habitacle du camion presque neuf sous toutes les coutures. Elle affûtait son doigt sur le plat de la ceinture de sécurité, jouait avec le cendrier, baissait et relevait le pare-soleil. Jacky en était tout indécis.

— On fait un tour, c'est ça?

— Ben oui. T'as qu'à aller vers le Provigo.

— Ah bon, et qu'est-ce qu'y a vers le Provigo?

— Une surprise. Démarre.

Un morceau de peluche était pendu au rétroviseur. Marie-Jo l'enroulait autour de son poignet, lui caressait le poil.

— C'est une queue de tigre ?

— Ouais, j'ai fini par l'avoir, minauda Jacky, très content de son sens de l'à-propos.

— Et les oreilles, tu les mets le dimanche ?

Jacky aimait bien l'humour. Spécialement chez ses blondes. Il tenta de tapoter la cuisse de Marie-Jo pour lui témoigner un peu de fraternité. Elle se cala contre la portière.

— Tu vas vite, toi !

— Ça te plaît pas ?

— Devine ce qui me plaît.

— Dix ou vingt piasses, c'est ça ?

— Ben là, tu me prends pour une autre.

— N'empêche que si je les sors, on gagnera du temps, pas vrai ?

— Si tu peux pas sortir autre chose...

Jacky démarra en souplesse. Il laissait volontiers les filles l'asticoter un peu quand elles se montraient à la hauteur, jusqu'à un certain point. D'accord cette petite salope l'excitait assez avec son jean moulant et ses airs de pipeuse affranchie. D'accord il prenait des risques en racolant des proies faciles pendant son heure de dîner entre deux visites de clients. De là à se farcir toute une mise en scène qui commençait à l'agacer... D'autant plus que ça démarrait plutôt bien. Il la sentait plutôt chaude. Le coup du Provigo, ça voulait dire qu'ils allaient chez elle et ça supprimait les frais de motel. Peut-être qu'elle faisait vraiment ça pour le plaisir si le type lui revenait. Il y en avait des comme ça. On rencontre de tout quand on cherche le contact. D'un autre côté, payer, quand c'est pas trop, c'est bien aussi, ça évite pas mal d'ennuis et ça chasse la routine.

Il soignait sa conduite, histoire de garder une contenance. Marie-Jo lui suggéra de laisser sa voiture rue des Échassiers. La chambre était située au dernier étage d'un petit immeuble. Le mauvais entretien de la façade et des parties communes signalait clairement des mutations immobilières imminentes. Jacky suivait Marie-Jo, les yeux rivés à ses

jambes. Elle balançait sa clé au bout d'une petite chaîne et sifflotait en traînant le pas. Le contenu de son portefeuille était parfaitement clair dans sa tête : quatre billets de vingt. Normalement ça devrait suffire. Et si par chance le coup se faisait à l'œil, la journée était gagnée.

Un lit de planches occupait la moitié de l'espace. Un réchaud à gaz partageait le dessus d'une vieille commode avec une petite chaîne hi-fi portable. Une couverture rougeâtre était artistement tendue en travers de l'unique fenêtre. Des vêtements étaient empilés sur une table de camping et une paire de vieilles Reebok trônait sur la chaise. Derrière un paravent, on pouvait s'assurer les services d'un évier, d'un miroir et d'un aspirateur. On pouvait apprécier le calme et ça ne sentait pas mauvais. Aussi raffiné qu'au Ritz. Marie-Jo disparut derrière le paravent.

— Mets-toi à l'aise. Tu peux te faire du café, si tu veux.

Jacky retira son imperméable. Elle lui tendit une casserole à moitié remplie d'eau. Son avant-bras était nu. Elle n'avait gardé que son jean et son soutien-gorge. La bouteille de gaz était presque vide. Il posa la casserole, enleva ses *loafers* et accrocha sa chemise sur le haut du paravent.

Il l'attira contre lui. Une main caressa son dos, l'autre cherchait la fermeture du soutien-gorge. Elle restait inerte, les bras ballants, la tête plaquée sur sa poitrine. Le soutien-gorge lâcha, il la força à s'allonger. Au moment où il cherchait à se coucher sur elle, Marie-Jo le repoussa gentiment :

— Je te fais un super cadeau si tu vas te laver.

Donnant donnant. Il se releva, défit son pantalon qu'il déposa sur le lit devant lui et fila derrière le paravent en slip-chaussettes. Elle prit des cigarettes dans la poche de sa veste, enclencha un vieux CD de techno puis se glissa sous le drap sans enlever son jean. Jacky mettait beaucoup de soins à ses ablutions. L'eau froide le faisait un peu tressauter et il répugnait à s'essuyer avec le torchon posé sur le rebord du lavabo.

La poignée de la porte tourna doucement et quelqu'un avança dans l'entrebâillement. Le regard de Dédé croisa celui de Marie-Jo. Elle

lui fit signe de ne pas faire de bruit tout en désignant le paravent du doigt.

Le bruit de l'eau avait couvert l'entrée du trio. Milou referma la porte et Jacky, le robinet. Il n'avait gardé que ses chaussettes et s'immobilisa devant Dédé, momentanément oublieux de sa demi-érection.

— Tu lui fais de l'effet! gloussa Wally.

— Qu'est-ce que ça veut dire? frémit Jacky.

— Panique pas, on est seulement passés dire bonjour, fit Dédé, rassurant.

Le pantalon de Jacky était à portée de main. Il lança un bras pour le récupérer. Milou plaça brusquement la chaise en travers de son chemin. Jacky s'étala au pied du lit. Il s'agrippa au drap pour s'aider à se relever et tourna la tête vers Marie-Jo, qui tirait de son côté en rigolant.

— Salope!

— Oh boy! Faut être poli avec les dames, conseilla Dédé en confirmant son point de vue d'un coup de pied dans le ventre, pas vraiment appuyé, bien que suffisant pour clore la polémique.

Jacky cherchait à retrouver sa respiration à défaut de ses vêtements.

— Hey, le coco, tu t'excuses pas? fit Wally en le tirant par les cheveux.

Jacky grimaçait. Wally assura sa prise et tira d'un coup sec.

— Excuse-moi, fit-il dans un demi-souffle.

— Excuse-moi qui? fignola Wally.

— Ma... mademoiselle.

— Eh ben voilà, tout s'arrange. Suffit d'un peu de bonne volonté.

— C'est pas tout, faut aussi que tu te rachètes.

— Gang de crosseurs!

— Toi, mon chum, tu te magazines une claque sur la gueule, intervint Milou, qui avait consciencieusement ramassé les vêtements de Jacky.

— Vide ses poches, ordonna Dédé.

Marie-Jo sortit du lit et enjamba Jacky pour aller se rhabiller derrière le paravent. Cédant à un peu de compassion, elle lui jeta son slip resté accroché au robinet.

— Quatre-vingts piasses! Tout ça pour un pas-bon, se lamenta Dédé. Et comment tu t'appelles? Jacky Lafleur, 41 rue des Frères à Sherbrooke. T'as pas intérêt à te pointer chez les bœufs. On habite proche de chez vous. T'as bien compris, p'tite tête?

La petite tête hochait.

— Peut-être que ça exciterait ta femme, tes extras du midi? On peut aussi lui rendre une petite visite pendant que tu traînes au bar, tu vois?

Jacky ne voyait plus rien. Assis en tailleur, le visage enfoui entre ses mains, il avait au moins retrouvé la dignité d'un homme qui, à l'instar de tant d'autres, portait un caleçon.

— C'est assez, on s'en va, suggéra Marie-Jo, sereine et pratique.

Ils poussèrent Jacky sur le palier, refermèrent soigneusement la porte puis dévalèrent l'escalier. Wally et Milou se faisaient des passes avec le pantalon de Jacky noué en boule. Ils le balancèrent dans une poubelle.

Jacky s'était quand même décidé à raconter son histoire aux flics. Brisebois, à la faveur d'un moment de calme au sein du poste, avait jeté un œil à sa déposition reçue par l'agent de service. Le document, outre le récit des humiliations subies par Jacky, contenait une description assez précise des agresseurs. L'agent, après la signature et l'enregistrement de la plainte, avait patiemment écouté les demandes habituelles : allait-on faire quelque chose pour les attraper, quand et comment? Jacky avait reçu les promesses de suivi habituelles. De là à monter des barrages routiers et à interroger tous les paumés du coin pour les retrouver, on dépassait sensiblement les moyens d'un poste municipal et la bonne volonté d'un sous-officier de base. En cas de récidive ressemblante, on pourrait toujours revenir au dossier. D'où l'intérêt des archives, ces servantes dévouées du hasard.